Document generated on 04/16/2024 12:06 p.m.

**Meta**
**Journal des traducteurs**
**Translators' Journal**

META

# Contribution à l'histoire de la traduction

André Babkine

Volume 19, Number 3, septembre 1974

URI: https://id.erudit.org/iderudit/001932ar
DOI: https://doi.org/10.7202/001932ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)
1492-1421 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Babkine, A. (1974). Contribution à l'histoire de la traduction. *Meta*, *19*(3), 141–146. https://doi.org/10.7202/001932ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Contribution à l'histoire de la traduction

Parmi les outils des traducteurs, l'un des plus importants est encore le dictionnaire. L'histoire de la lexicographie est donc une partie de l'histoire de la traduction et l'une et l'autre en sont encore à l'état embryonnaire malgré le grand intérêt qu'elles peuvent revêtir pour l'historien comme pour le linguiste.

L'idée d'un dictionnaire, soit pour décrire l'état actuel d'une langue, soit pour fixer les normes permises du bon usage, est évidemment admise aujourd'hui. Les premiers dictionnaires qui répondent à cette préoccupation sont le *Dictionnaire de la langue anglaise* par Robert Cawdray, qui date de 1604, et la première édition du *Dictionnaire de l'Académie française,* qui date de 1694.

Ces deux dictionnaires avaient été précédés par deux autres qui répondaient aux préoccupations humanistes du XVI^e^ siècle : il s'agit du *Thesaurus linguæ latinæ* de R. Étienne et du *Thesaurus grecæ linguæ* de H. Étienne. Tel fut le début de la lexicographie moderne.

Auparavant il y eut toutes sortes de tentatives pour grouper des mots et les expliquer mais ce fut d'une façon assez élémentaire. On peut noter qu'en Angleterre le terme *dictionarius* fut employé pour la première fois vers 1226 par John Garland pour qualifier une liste de mots latins que devaient apprendre les étudiants : ces mots étaient groupés par sujets et non par ordre alphabétique. Seules quelques gloses en vieil anglais paraissaient entre les mots latins.

Le plus ancien dictionnaire bilingue d'Angleterre connu se trouve dans un manuscrit du VIII^e^ siècle : il s'agit du *Corpus Glossary*. Dans ce dictionnaire et dans le *Erfurt Glossary* de la même époque on trouve des mots latins traduits en latin plus facile ou en vieil anglais.

Pour le roman (on ne peut encore parler de français au VII^e^ siècle) le plus vieux dictionnaire bilingue connu est le *Glossaire* de Reichenau, destiné à faciliter la lecture de la Bible. Les mots latins y sont traduits par des mots romans.

Ce sont donc des considérations pratiques qui ont amené l'usage des dictionnaires bilingues et c'est dans ce cadre que s'inscrit l'apparition de ce qui a été appelé le *Codex cumanicus*.

*Cumanicus* est le terme latin pour désigner le peuple que Robert de Clari et Villehardouin appellent *commain* ou *coman* dans leur récit de la IV[e] croisade et que l'on peut encore appeler polovtsien ; mais en réalité il s'agit de la langue et du peuple turc qiptchaq.

Le *Codex cumanicus* est le plus important des monuments de la langue comane. Il a été édité par le comte Geza Kuun. Il avait été avant cela édité en partie par M. I. Klaproth [1]. Le manuscrit se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de Saint-Marc à Venise. Cet ouvrage a attiré sur lui l'attention de grands linguistes tels que Pelliot, Bang, Radlov, mais les questions paléographiques et historico-culturelles n'ont presque pas été traitées par eux.

On trouve très peu de mentions de ce dictionnaire chez les historiens et il est paradoxal qu'un tel dictionnaire, composé en partie, semble-t-il, par des commerçants, n'ait pas intéressé outre mesure des auteurs comme Heyd ou Bratianu. Heyd dans son volumineux ouvrage, *Histoire du commerce du Levant au Moyen-Âge* [2], nous dit à propos du *Codex* : « effectivement, on y voit les noms d'une foule d'articles de commerce » ; il promet de revenir sur ce sujet dans un supplément dans lequel d'ailleurs il n'est pas question du *Codex*. G. I. Bratianu dans son ouvrage, *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIII[e] siècle* [3], qui traite justement du commerce des Italiens au nord de la mer Noire n'accorde à ce dictionnaire que quelques phrases. D. A. Rasovskij, dans un article d'une vingtaine de pages, publié dans le *Seminarium kondakovianum,* traite de l'aspect historico-culturel du *Codex* et en particulier de son origine [4].

Le *Codex* se compose de deux cahiers cousus ensemble bien ultérieurement à leur composition. Le premier, qui comprend 164 feuillets, a été écrit et daté en 1303 de la même main. Il commence par la date *MCCCIII die XI July* et par une invocation au Seigneur, à la Vierge et aux Saints.

Mais l'année 1303 n'est que la date où le manuscrit a été recopié. Plusieurs choses nous permettent de le penser.

D'abord à la page 80 et 81 du *Codex* on trouve la traduction des mois juliens et musulmans : mais pour l'année 1303 les mois indiqués ne correspondent pas

1. G. Kuun, édit., *Codex cumanicus bibliothecæ ad templum Divi Marci Venetiarum,* Budapest, 1880 ; M. I. Klaproth, « Vocabulaire latin, persan et coman d'après un MS écrit en 1303, et provenant de la bibliothèque du poète Fr. Petrarcha », *Mémoires relatifs à l'Asie, contenant des recherches historiques et philologiques sur les peuples de l'Orient,* Paris, 1828, t. III ; il existe aussi une édition de K. Gronbech, contenant quatre-vingt-deux photocopies du *Codex* : K. Gronbech, *Codex cumanicus, monumenta linguorum Aziæ maioris,* Copenhague, 1936. Le *Codex cumanicus* est parfois appelé *Codex de Pétrarque,* le manuscrit ayant appartenu à Pétrarque.
2. W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen-Age,* Leipzig, 1923, t. II, p. 242.
3. G. I. Bratianu, *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIII[e] siècle,* Paris, 1929.
4. D. A. Rasovskij, « K voprosu proiskhoždenii *Codex cumanicus* », *Seminarium kondakovianum,* 3 (1929), p. 193-214.

entre eux. Ils ne correspondent que pour l'année 1295 et 1325. Donc le *Codex* n'a pas été composé après 1295 [5].

Enfin, que le manuscrit de 1303 n'ait été qu'une copie ne fait aucun doute pour une autre raison. En effet il existe un décalage entre les mots parallèles des trois colonnes, au moins à trois endroits. Par exemple à la page 101, le mot perse *dalal* ne doit pas correspondre au mot *incantator* latin. À la page 123, le mot latin *capsia* [6] est traduit par *buria* dans la colonne perse et *ghaser* ou *yegan* dans la colonne comane alors qu'il devrait l'être par *sanduc* et *sinduc* qui sont à la ligne inférieure et qui correspondent d'une façon erronée au mot latin *talam'* qui lui justement demanderait comme traduction *buria* et *ghaser* ou *yegan*. À la page 88, le mot coman *yol, route,* apparaît deux fois, la deuxième fois d'une façon erronée car il correspond au latin *caminum, cheminée* [7].

D'autre part on peut se rendre compte que le *Codex* a été rassemblé graduellement. Ainsi, par exemple, le groupe de mots intitulés *mercimonia quæ pertinent ad mercatorem* a été d'abord composé par ordre alphabétique : ce groupe commençait par le mot *canauû* et se terminait par *vellutus* : mais d'autres mots ont été ajoutés sans ordre après *vellutus* [8]. On remarque le même procédé dans d'autres groupes de mots.

Mais, même composé en 1295, le *Codex cumanicus* était-il un monument essentiellement coman ou portait-il déjà des marques de l'influence mongole, le mot *cumanicus* n'étant devenu qu'un terme géographique ? Si le *Codex* a été composé en 1295, soit cinquante ans après l'invasion mongole, il est bien douteux qu'il pût être déjà le reflet de la culture mongole. Cinquante ans sont insuffisants pour effacer une langue, si infime soit-elle. D'autre part l'hypothèse mongole est improbable puisque le *Codex cumanicus* serait plutôt un ensemble de plusieurs lexiques composés antérieurement. En effet, depuis le X^e^ siècle, les Byzantins entretenaient des relations avec les nomades des steppes pontiques et échangeaient lettres et ambassades, ce qui chez les Byzantins était surtout l'affaire des gens de Kerson [9]. Ces relations impliquaient évidemment la composition de nombreux lexiques qui, après l'apparition des Génois en mer Noire, ont pu passer dans les mains des nouveaux arrivants. Les lexiques du petchénègue devaient ressembler à ceux du coman si l'on se fie au témoignage d'Anne Comnène, qui dit que les Petchénègues comprenaient bien le coman. Et nous voyons plus bas grâce au dictionnaire d'Obolenskij que le langage des Torki était proche de celui des Comans et il devait certainement exister aussi des dictionnaires pour le tork.

Le *Codex* étant donc un ensemble de lexiques plus anciens ajoutés aux lexiques composés par les Génois eux-mêmes depuis 1169, il n'y a pas de place pour une influence mongole. Nous reviendrons d'ailleurs sous peu sur la composition du *Codex*.

5. S.E. Malov, « K istorii i kritike *Codex cumanicus* », *Izvestija Akademii Nauk SSSR. Otdelenie Gumanitarnykh nauk,* 5 (1930), p. 348-349.
6. *Capsia* est d'ailleurs correctement traduit par *sanduc* et *sinduc* à la page 106.
7. Rasovskij, *op. cit.,* p. 206.
8. Rasovskij, *op. cit.,* p. 207.
9. P.V. Golubovskij, *Pečenegi, torki, i polovcy do našestvija tatar,* Kiev, 1884, p. 62.

Après la mention de l'année 1303 et l'invocation, commence le dictionnaire proprement dit, soit trois colonnes dont la première est latine, la deuxième perse et la troisième comane. Les trois colonnes sont en transcription latine. Cette partie du *Codex* comprend les verbes avec des exemples de conjugaisons, les noms, les adjectifs, les pronoms avec leur déclinaison, ainsi que les adverbes dans l'ordre alphabétique latin. Cette partie du *Codex* comprend environ 1 560 mots. Ensuite vient dans le *Codex* un dictionnaire dans ces trois mêmes langues d'environ 1 120 mots, mais cette fois groupés selon leur objet et chaque groupe a un titre. Cette partie du *Codex* que nous venons de considérer porte le nom de partie italienne.

La seconde partie du *Codex* est la partie allemande. Elle est formée par un ensemble de mots, de phrases, de significations hétéroclites avec des éléments de grammaire. Mais la partie la plus caractéristique se compose de textes sacrés en coman, en transcription latine, dont des fragments d'évangile, une biographie de saint Étienne et différents autres textes sacrés comans. Une traduction latine apparaît au-dessus de chaque ligne. De plus, la partie allemande comprend une série d'énigmes ou de devinettes comanes [10]. Cette partie du *Codex,* même dans sa partie latine, n'a pas d'italianismes. Au point de vue paléographique la partie allemande n'a pas l'unité de la partie italienne ; on y décèle des écritures différentes et même le cahier n'est pas réellement un cahier, mais seulement des feuilles cousues ensemble. Donc les parties italienne et allemande sont des œuvres totalement différentes, rassemblées ultérieurement [11].

La partie allemande aurait été composée par des missionnaires allemands, d'où le latin sans italianisme. Ces missionnaires étaient sans doute franciscains à cause de mentions fréquentes, dans les prières, de saint François [12]. On sait que l'activité des missionnaires franciscains était assez intense dans les steppes pontiques au XIV^e^ siècle. La partie italienne par contre aurait été composée par des commerçants génois de la mer Noire. En effet, nous savons que les Génois s'établirent dans presque tous les ports de la Crimée, avec comme base Soldaja ou Sudak, après un traité conclu avec Byzance en 1169. Les Vénitiens, de leur côté, s'étaient établis sur le littoral oriental de la Crimée, avec comme centre Caffa. Mais les Génois parvinrent à les évincer et la seconde partie du XIV^e^ siècle représente la période de grande prospérité des Génois dans la mer Noire [13]. Donc les Italiens qui ont composé la première partie du *Codex* devaient plutôt être Génois que Vénitiens quoique la présence à Venise du *Codex,* plutôt qu'à Gênes, demeure inexpliquée.

Quant à la seconde partie, elle aurait été réunie à la première par un des franciscains qui l'auraient composée. Et de plus ces derniers auraient fait quelques adjonctions et quelques corrections à la première partie. Connaissant le perse, l'un d'eux aurait ajouté la colonne perse pour traduire les mots abstraits qui n'existent pas en qiptchaq [14].

10. Malov, *op. cit.,* p. 350-375.
11. G. Kuun, édit., *op. cit.,* Prolegomena, p. CXXCI-CXXVIII.
12. Rasovskij, *op. cit.,* p. 196.
13. V.V. Barthold, *la Découverte de l'Asie,* G. Kuun, édit., Paris, Payot, 1947, p. 96.
14. G. Kuun, édit., *op. cit.,* Prolegomena, p. CXXVII.

Il est intéressant de noter que deux additions ont été faites par les auteurs allemands en langue russe, chose déjà notée par Klaproth : à la page 12 de l'édition de Kunn, il y a avec le mot *tus,* correspondant au mot latin *cade,* l'adjonction : *slese lube let* et à la page 14, il y a avec le mot *alisirmen,* correspondant à *canbio res,* l'adjonction : *yest minaylu.* Deux mots plus bas avec le mot coman *alischil,* on trouve *mineyse,* correspondant au latin *canbia.* Klaproth a vu là les mots russes transmis oralement : *slezaj, libo leti* et *menjaju, menjaj* ou mieux encore *menjala, menjajsja* [15].

Nous avons vu que la partie allemande doit avoir été composée par des missionnaires franciscains dans le but d'évangéliser les Comans. Mais dans quel but aurait été composée la partie, dite italienne ? Elle a été composée non dans un but d'évangélisation mais évidemment pour faciliter le commerce. Cette partie, dite italienne, est selon Barthold « un curieux monument de cet orientalisme pratique des XIII-XIVe siècles [16] ».

Comme nous l'avons dit plus haut, le manuscrit que nous possédons n'est qu'une copie datant de 1303, d'un original plus ancien qui lui-même n'aurait été compilé que petit à petit. Et, il serait plus vrai de parler des auteurs de la partie allemande et des auteurs de la partie italienne, dont chacun a recueilli les mots qui les concernaient plus particulièrement, dans un but très pragmatique. C'est ce qui explique les subdivisions dans la seconde moitié de la partie italienne. L'auteur de chaque subdivision ne compilait que les mots dont il avait besoin et non tous les mots se rapportant au vêtement, à la guerre, etc. Ainsi dans le groupe *Res quæ pertinent ad bellum,* nous ne trouvons pas toute la panoplie du guerrier coman (carquois, lasso, etc.) et dans le groupe *Res quæ pertinent ad axnixium hominibus* nous ne trouvons pas par exemple des mots caractéristiques aux vêtements des orientaux comme le cafetan et le surtout [17].

Tel est ce fameux dictionnaire trilingue, probablement l'un des premiers dans l'histoire.

Dans ce même modèle de la lexicographie qiptchaq il faut noter encore quelques œuvres comme un dictionnaire arabe-turc d'origine égyptienne, probablement au XIVe siècle, d'environ 2 500 mots. Il fut publié par Houtsma avec traduction en allemand et avec des comparaisons avec le dictionnaire de Kuun et différentes notions de morphologie [18].

Deux autres dictionnaires arabes-turcs, plus petits, furent composés en Egypte où des Comans arrivaient en grand nombre en provenance des steppes russes après l'invasion mongole. Ils formaient en Égypte la garde mameluke à la cour des Sultans. Un de ces dictionnaires fut composé en 1313 par Abu al'-Andaluzi al'-

15. Rasovskij, *op. cit.,* p. 196-197 n.
16. Barthold, *op. cit.,* p. 99.
17. Rasovskij, *op. cit.,* p. 208.
18. M. Th. Houtsma, *Ein türkisch-arabisches Glossar,* Leiden, 1894.
19. Il fut édité à Constantinople en 1893 : cf. Tadeusz Kovalski, « Karaimische texte im Dialekt von Torki », *Prace Komisji Orientalistycznej Polskiej Akademji Umiejetnosci, Krakowie,* 11 (1929), p. 56-58.

Garnati [19]. L'autre, dans la première partie du XV^e siècle, par Abu Muhammad Abd Allakh am-Turki [20].

Il existe aussi un extrait d'un dictionnaire comano-russe, postérieur à la deuxième moitié du XIII^e siècle, qui a été édité par Obolenskij dans le journal *Moskvitjanin* en 1850 et ensuite réédité par W. Bang. Il porte le titre de *Tolkovanie jazyka poloveckogo pervye polovecki, a i posle russki* (Explication de la langue comane. Les mots comans sont placés d'abord, les mots russes les suivent). Le manuscrit qu'on en a date du XVI^e siècle, mais le vocabulaire, selon J. Marquart, remonte à la période mongole. Il comprend environ 500 mots des plus usuels [21].

Telle est la brève histoire de la lexicographie comane.

ANDRÉ BABKINE

20. J. Deny, « Communications à la société asiatique », *Journal asiatique*, II^e série, 18 (1921), p. 134.
21. W. Bang, « Zur der Moskauer polowzischen Wörterliste », *Bulletin de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique*, 4 (1911), p. 91-103.